

2

L'ARIOSTE

ET

SON DERNIER TRADUCTEUR

ROLAND FURIEUX

Vingt chants traduits en vers, octave pour octave,

PAR F. DESSERTAUX

Conseiller à la Cour impériale de Dijon.

DIJON

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE EUGÈNE JOBARD

1867

Bibliothèque Maison de l'Orient



150753

L'ARIOSTE
ET
SON DERNIER TRADUCTEUR

ROLAND FURIEUX

Vingt chants traduits en vers, octave pour octave

PAR F. DESSERTAUX

Conseiller à la Cour impériale de Dijon (1).

Le dix-neuvième siècle n'est certes pas l'âge des grandes œuvres poétiques, originales et durables. L'école du *romantisme* aurait-elle été réellement la dernière *poussée* d'une sève qui allait s'épuisant? Le nombre des jeunes compagnons qui enfourchent Pégase, le divin coursier, n'a peut-être pas décréu; mais leur monture ne les porte pas loin; on dirait que le souffle leur manque. L'atmosphère dans

(1) Paris, Michel Lévy, 1865. — Dijon, Manière, place d'Armes.
— Prix 3 fr.

laquelle vivaient nos aïeux a-t-elle donc changé? N'est-elle plus rafraîchie par la brise du matin, lorsque le printemps la charge de ses effluves? Je ne sais, mais il me semble qu'il s'est retiré de notre milieu *ambient*, tout ce qui nourrissait les longs enthousiasmes. Les orateurs prennent, dit-on, leur éloquence dans les yeux de ceux qui les écoutent. Les poètes ne puisent-ils pas une partie de leur verve dans l'empressement de leurs lecteurs, dans l'intérêt que leur témoignent des générations vouées au culte désintéressé de l'idéal? Ce culte, bien délaissé aujourd'hui, n'est plus l'apanage que de quelques âmes d'élite. Les préoccupations du siècle sont ailleurs. L'annonce qu'un grand poète vient de naître nous trouverait tout d'abord incrédules. A peine conservons-nous le respect pour quelques noms glorieux de notre passé, et allons-nous jusqu'à lire leurs œuvres pour l'acquit de notre conscience. Le moment ne nous paraît donc pas mal choisi d'essayer de renouveler notre répertoire poétique, de stimuler notre goût blasé par des emprunts faits à des muses étrangères.

Voici venir l'ère des traductions, après celle des œuvres originales. Nous sommes moins portés à l'extase, mais nous avons plus de penchant pour l'étude ; nous avons plus de curiosité et nous sommes plus chercheurs que nos pères. Ajoutez que la langue française, jadis réputée si prude, a acquis par l'usage et le travail des siècles une rare souplesse. Elle est toujours un peu comme Bucephale, elle n'obéit pas aux ordres des écuyers vulgaires, mais elle fait merveille entre les mains de maîtres exercés.

Après les grands poètes personne ne se recommande plus à notre intérêt que ceux qui se font au loin, dans le temps et l'espace, leurs interprètes et leurs apôtres. C'est quelque chose, a dit Gœthe, que de tourner comme satellite autour d'un astre lumineux. C'est ainsi que M. Desserteaux s'est attaché à la fortune des grands chantres épiques de l'Italie. A les faire apprécier et admirer de ses compatriotes, il a consacré tout ce qu'il a de goût et de talent, tous les loisirs d'une vie noblement studieuse. Il a pensé qu'il était utile et même urgent de nous faire connaître de nouveau

le passé poétique d'un grand peuple, notre aîné dans la carrière des lettres, auquel nous rattachent dans le présent tant de liens politiques et tant d'intérêts communs. Il a commencé par nous donner une excellente traduction de la *Jérusalem délivrée*, épopée dont tous, au moins, ont entendu parler, car elle rappelle un des faits les plus glorieux de la chrétienté européenne, entraînée par la généreuse initiative des enfants de la France. — C'était un sujet populaire qui a été dignement rapatrié par M. Desbarteaux. L'accueil favorable que rencontra cette première œuvre l'encouragea à persévérer dans sa voie, et à remonter jusqu'à l'*Arioste*. Cette marche, d'ailleurs, nous paraît parfaitement logique, elle est analogue à celle qu'ont suivie à toutes les époques les imitateurs de talent et de tact. Ne sait-on pas, par exemple, que des trois coryphées du théâtre romain, *Ennius*, qui fut le premier en date, s'attacha aux traces du plus connu des tragiques d'Athènes (Euripide); que son successeur, *Pacuvius*, s'efforça de rivaliser avec Sophocle, et qu'*Attilius*, seulement, osa aborder la muse d'Es-

chyle. — Lorsque nous voulons nous assimiler et faire comprendre les créations d'un passé déjà loin de nous, il faut savoir préparer les esprits ; il faut commencer par celles qui se rapprochent le plus des œuvres contemporaines. C'est là ce que M. Desvertaux a fait avec cette sûreté d'instinct qui est la marque des hommes qui ont trouvé et savent remplir leur mission.

Il a traduit le Tasse d'abord, l'Arioste ensuite ; il n'a pas traduit l'Arioste entier. Il a réduit à vingt les quarante-six chants de l'*Orlando furioso* ; il a élagué tout ce qui n'avait pas trait au héros principal, dont le poème d'ailleurs porte le nom célèbre. Ce nom est familier à nos oreilles : c'est celui du neveu de Charlemagne, du preux qui succomba dans le désastre de Roncevaux. Mais l'Arioste transforme tout ce qu'il touche ; son Roland, à lui, est un être fantastique, portant à l'excès toutes ses qualités et toutes ses passions : amoureux fou de la belle Angélique, qui le fuit avec indifférence. Le roi Charles, la guerre contre les Sarrasins, le siège de Paris ne forment que le cadre d'un tableau dont tous les traits

sont tirés de l'imagination du poète, qui joue avec ses propres inventions, se joue de nous et nous fait voler de surprise en surprise. C'est un rêve délicieux, qui nous transporte dans un monde enchanté, et que nous rêvons éveillés. Le sourire d'une fine ironie effleure quelquefois les lèvres du poète; nous le voyons et cependant nous le suivons éperdus. C'est que l'Arioste est le vrai poète; comme Antée il ne touche la terre que pour s'élançer avec une nouvelle vigueur dans les régions éthérées. C'est le ποιητης des Grecs, le génie créateur faisant sortir du néant des mondes fourmillants de vie et étincelants de lumière. C'est lui que Shakespeare nous montre l'œil enflammé d'une noble folie, peuplant le vide d'êtres inconnus et donnant

« To airy nothing

A local habitation and a name. »

Et voilà pourquoi il est moins compris, moins senti, moins aimé du vulgaire. Alourdi par le froid du réalisme et des intérêts positifs, le commun des lecteurs lui préfère le Tasse, qui lui au moins cotoie l'histoire et sort plus rarement du domaine

du vraisemblable. M. Desserteaux, qui connaît son siècle, lui a fait un grand sacrifice. Il a été préoccupé avant tout de cette idée : de placer entre nos mains le fil d'Ariane qui nous guidât à travers le dédale enchanteur de l'Arioste, il a voulu mettre dans sa traduction un peu de cet ordre, de cette méthode, de ce réel dont nous avons tous aujourd'hui un si pressant besoin et qu'avait dédaigné le grand maître. Il s'est donc décidé à détacher du prodigieux fouillis de l'original un seul épisode, l'épisode principal.

Il n'a pas hésité à rejeter sur le second plan les grandes figures de Roger et de Bradamante dont l'union forme comme la dernière perspective de l'épopée, union dont se vantaient de descendre toutes les branches de la famille d'Este et le cardinal Hippolyte, le protecteur peu généreux de notre poète. « Mais, dit très bien M. Desserteaux, si Roger est le héros officiel pour ainsi dire du poème, Roland ou le comte (comme l'appelle le plus souvent l'Arioste) est le héros de prédilection de l'auteur. » C'est ce que notre traducteur prouve en

citant une série de passages où, pour rendre honneur à la personne du comte, le poète prodigue les couleurs les plus brillantes de son pinceau. Quoique Roland n'apparaisse qu'au chant VIII, M. Desserteaux a commencé par reproduire les quatorze premiers chants, puis il a extrait du poème tout ce qui se rapporte à Roland, sa folie et sa guérison, ce qui fait la matière de six chants environ, ajoutés aux quatorze premiers qui se trouvent ainsi servir de préambule au grand drame de la fureur de Roland.

Ce plan nous paraît excellent. Le traducteur ne pouvait retrancher les premiers chants où l'on trouve la touchante histoire de *Ginevra*, accusée d'infidélité et condamnée à mort d'après la sévère loi de l'Écosse, puis la célèbre allégorie de l'île d'Alcine, séjour des amours voluptueuses, d'où Roger est tiré par les conseils de la bonne fée *Logistille* (Gr. λογος, raison). Ces récits charmants sont trop connus, trop recherchés des lecteurs; les sacrifier, cela eût été dénaturer l'œuvre de l'Arioste, qu'il s'agissait de faire voir sous un jour avantageux. Mais

c'est surtout à partir du quinzième chant que M. Desserteaux fait preuve d'une rare habileté à tirer des trente-deux chants de l'Arioste qui restent, non seulement tout ce qui concerne son héros favori, mais encore tout ce qui peut intéresser et charmer le lecteur. Voici d'abord le bel épisode de Cloridan et de Médor, dans lequel M. Desserteaux, avec sa sagacité habituelle, reconnaît une heureuse imitation de celui de Nisus et d'Euryale inséré par Virgile dans son *Énéide*. En effet, cette imitation a tout le mérite d'une composition originale, car tout y est changé : les couleurs, les caractères et le milieu. Médor survit, et sa destinée se lie d'une manière directe à la marche du poème ; il est aimé et pour ainsi dire enlevé par la belle Angélique, qui le met sur le trône de Cathay. Celle-ci s'échappe ainsi à tout jamais à « l'amoureuse flamme » de Roland, dont cette découverte cause la folie. Après avoir parcouru pendant trois mois la France, l'Espagne et l'Afrique comme un furieux qui ravage et anéantit tout ce qu'il rencontre, il est guéri par saint Jean qui lui rend son bon sens ;

ce dernier s'était envolé jusqu'au globe de la lune et y était gardé précieusement dans une fiole. Lisez plutôt (chap. xvii, str. 60 et suivantes) :

Le char s'est arrêté

Dans un vallon étroit, une gorge profonde,
Où tout ce que l'on perd dans notre pauvre monde,
Soit injure du temps, soit caprice du sort,
Se retrouve là-haut sans peine et sans effort.

LXI

Et non pas seulement ces faux biens dont se joue
L'inconstante Fortune au branle de sa roue,
Mais ceux qu'elle ne peut ni donner ni ravir,
Dont l'homme ne sait pas ou sait mal se servir :
Les réputations que l'on croit consacrées
Par le Temps, ver rongeur, lentement dévorées ;
Les prières, les vœux que Dieu peut exaucer,
Et qu'au ciel les pécheurs ne cessent d'adresser.

LXII

Les soupirs des amants, leurs larmes répandues,
Et les heures au jeu mal à propos perdues ;
Des hommes ignorants la longue oisiveté,
Tout futile projet jamais exécuté, etc., etc.

LXIX

Il (Astolphe) aperçoit enfin ce que nul ne demande.
Qui n'en croit pas avoir une part assez grande !
Je parle du bon sens dans la lune enfermé
En un si grand amas qu'un mont en est formé.

LXX

C'est comme une liqueur très fine et très subtile,
Prompte à s'évaporer, tant elle est volatile ;
Des fioles de tout genre et de toute grandeur
Contiennent dans leurs flancs cette étrange liqueur,

Et la fiole du comte en est toute remplie
Depuis qu'il est en proie à sa triste folie ;
C'est, je crois, la plus grande ; un titre étincelant
Porte ces mots : Bon sens du paladin Roland.

Il y a ici tout un passage digne du Dante, et que M. Ratisbonne n'aurait certes pas mieux traduit. On peut même affirmer que l'Arioste a voulu rivaliser avec ce grand maître dans la magnifique peinture qu'il avait faite précédemment du Paradis terrestre (Chapitre XVII, strophes 35 et suivantes).

Mais, pour revenir au bon sens du comte, qui ne laisse pas quelquefois, comme lui, le sien dans cette gorge fameuse de la lune ? Le poète tout le premier l'avait perdu, grâce à de beaux yeux : sous ce rapport au moins il ose s'égalier à Roland, au commencement du chant XXXV, qu'avec son talent remarquable d'*incrustation*, M. Desserteaux a placé à la tête de son chant XVIII :

I

Qui va monter au ciel, ô ma dame adorée,
Afin d'en rapporter ma raison égarée ?
Je l'ai perdue, hélas ! depuis qu'un trait vainqueur
Parti de vos beaux yeux a traversé mon cœur.

S'il n'augmente plus, ce doux mal, votre ouvrage,
De m'en plaindre jamais je n'aurai le courage,
Et pourtant, s'il devient un peu plus violent,
Je serai tout semblable au paladin Roland.

II

D'ailleurs, pour la ravoir, cette raison perdue,
A quoi bon s'élançer dans la vaste étendue,
Monter jusqu'à la lune, entrer au paradis ?
Elle n'est pas si haut !... Je sais ce que je dis :
Elle est toujours errant, sur un charmant corsage,
Ou sur un sein d'ivoire, un gracieux visage,
De beaux yeux... Laissez-moi, de grâce, m'approcher,
Mes lèvres, belle dame, iront bien l'y chercher !

Que nous aimons à lire ces vers aimables, ces aveux peut-être exagérés, qui nous font connaître l'Arioste lui-même, et qui nous reposent des longues courses que nous faisons à sa suite sur terre et sur l'onde, dans le Paradis et dans l'Empyrée ! — Que nous sommes heureux de l'entendre parler de tout ce qu'il affectionne et de tout ce qui l'occupe ! Il cite des dames et des chevaliers qu'il nomme ses amis (début du chant XIX) ; ils ont eu la bonne fortune de rencontrer sur leur chemin un grand poète, et leurs noms sont arrachés à l'oubli. C'est ici qu'il y a lieu de rappeler les paroles de Goëthe :

« Faites un présent à l'homme de gé-

nie, il vous en rendra un bien plus beau. »
L'Arioste connaît sa valeur, et il fait res-
sortir en termes que n'aurait pas désavoués
Horace, et qu'aurait pu envier Byron, la
grandeur de la mission du *vates* (chant
XVIII, str. 23) :

Cygnés mélodieux, les poètes sont rares,
Je parle des meilleurs, dont les cieux sont avarés !
Soit céleste décret, divine volonté,
Par qui des grands esprits le nombre est limité ;
Soit crime des patrons, qui laissent le génie
Mendier, tout honteux de tant d'ignominie,
Préconisent le vice, étouffent les vertus,
Et chassent les beaux-arts, de détresse abattus !

Nous n'ignorons pas que le pauvre
Arioste avait eu à se plaindre de ses puis-
sants patrons. Il essaie de leur ouvrir les
yeux, de leur faire comprendre que

Enée est moins pieux que ne le dit Virgile,
Hector est moins vaillant, Achille moins agile,
Moins fort que mille et mille ignorés aujourd'hui,
Qui méritaient pourtant de l'emporter sur lui.

Et plus bas :

Auguste est moins clément qu'à tort ne le répète
Du doux chanfre inspiré l'héroïque trompette.
Mais il aime les vers : grâce à cet heureux don,
L'inique proscripateur a reçu son pardon.

Ces observations sont justes, elles n'ex-
priment que la stricte vérité. Cette *Lucrèce*
Borgia, dont Victor Hugo a fait une

moderne Messaline, tout aussi impudente et mille fois plus perfide que l'épouse de Claude, est, aux yeux de l'Arioste, un modèle de douceur, de bonté, de générosité (ch. VIII, str. 69), et, s'il faut ajouter foi à Lamartine, c'est l'Arioste qui a raison.

N'a-t-il pas aussi quelque peu raison, lorsqu'il lance des imprécations contre ces armes à feu qui n'égalent pas toujours le lâche au brave, comme il le pensait, mais qui ôtent peut-être aux luttes gigantesques de nos derniers temps une partie de leur attrait poétique ? N'est-il pas encore dans le vrai lorsque, s'élevant contre la corruption qui déshonorait l'Eglise, il fait une vive satire des mœurs qui régnaient à l'intérieur des couvents, où l'on cherche désormais, dit-il, vainement le silence, l'humilité, la paix, l'amour du prochain ? En revanche, on y trouve (chapitre XIV, strophe 81) :

Colère, envie, orgueil, paresse, cruauté,
Gourmandise, avarice en toute liberté
S'installent dans le cloître ainsi que dans le monde ;
Même l'ange divin, parmi la troupe immonde,
Voit, il est bien surpris tout en l'apercevant,
La Discorde à l'œil louche errer dans le couvent.

Et à quelle époque retrace-t-il de ces saints lieux un si déplorable tableau? A trois ou quatre ans seulement de l'explosion du grand schisme, de la réforme qu'il paraît avoir devinée. Car si l'édition complète de son *Orlando* est de 1532, sa première édition est de 1516.

On reconnaît encore à d'autres signes le siècle dans lequel l'Arioste a vécu. Tous les personnages de son poème ont l'habitude, j'allais dire la fureur des voyages lointains; ils se transportent avec une effrayante rapidité de France en Afrique, en Circassie, dans l'Inde, dans le Cathay. Les cieux eux-mêmes sont forcés de leur livrer passage. C'est bien là, si je ne me trompe, cet esprit d'aventures qui fit découvrir l'Amérique et fit pâlir les merveilles de l'imagination des poètes à côté des réalités plus merveilleuses de la science. Or, la découverte du nouveau continent était déjà un fait accompli lorsque l'Arioste écrivait; et s'il y a lieu de s'étonner de quelque chose, c'est de ne la trouver mentionnée nulle part dans son poème.

Il est un voyage pourtant qui paraît avoir eu plus d'attrait pour l'Arioste que celui du Cathay et de l'Inde, où il envoyait si volontiers ses héros. C'est le voyage de France et de Paris. Depuis Brunetto Latini, le maître du Dante, Paris était le but de pèlerinage invariable de la gent lettrée. L'Arioste nous y transporte à son tour, mais c'est pour nous y montrer l'appareil guerrier des Francs et des Sarrasins qui, en réalité cependant, n'ont jamais dépassé les plaines de Poitiers (chant XIV, strophe 104) :

Paris est situé dans une vaste plaine,
Comme au cœur de la France est cette ville reine ;
Une rivière passe à travers la cité,
Y forme une île au centre, et défend ce côté, etc.

Mais c'est surtout par la manière dont il dépeint l'ancienne chevalerie que l'Arioste fait connaître ses impressions personnelles et qu'il trahit les mœurs de ses contemporains. Le temps n'était plus où elle se distinguait par la fidélité dans les affections et par une bravoure vraiment *romanesque*. On voit bien que l'Arioste ne croit plus à cette bravoure, car il enchérit tellement sur

les traits d'héroïsme dont abonde l'histoire de la vieille Rome, que le sourire de l'in-crédulité qui lui échappe se reflète immédiatement sur nos lèvres. Le doute qui avait navré le cœur de Pétrarque n'est plus possible : il fallait retrancher la négation dans ce vers splendide, auquel les luttes héroïques de ces jours-ci rendent son ancien lustre :

L'antico valor

Negli italici cori non è ancor morto.

Hélas ! nous sommes au quinzième siècle ; pour l'Italie c'est celui de Machiavel et d'Alexandre VI. La ruse, le guet-apens, toutes les formes de la trahison étaient à l'ordre du jour. Ailleurs aussi la chevalerie avait dégénéré. Le temps était loin où Louis de Bavière, après avoir défait à Muhldorf Frédéric d'Autriche qui lui disputait la couronne de l'empire, partageait avec lui le lit et la table. Mais l'Arioste s'en souvenait lorsqu'il nous montre, au commencement de son poème, Ferragus et Renaud, ennemis et rivaux, enfourchant le même coursier pour courir à la poursuite d'Angélique (chant I, strophe 22) :

Des anciens chevaliers bonhomie héroïque !
Brûlés des mêmes feux pour la même Angélique,
Séparés par l'amour, séparés par la foi,
Meurtris des coups portés dans un rude tournoi,
Confians, sans rancune, ils vont à l'aventure
Et par monts et par vaux sur la même monture.
Par les quatre éperons le cheval dirigé
Arrive où le chemin est en deux partagé.

L'Arioste préconise un amour constant et fidèle à son objet. Mais les amants les plus dévoués ne sont pas toujours les mieux récompensés, témoin Roland lui-même. La plupart des héros du poète voient de belle en belle, et en agissant ainsi ils ne font qu'user d'une prérogative que de tout temps le sexe le plus fort a revendiquée pour lui. Il peint en vrai méridional, comme le fera plus tard le Tasse, la volupté avec les couleurs les plus séduisantes. Mais il a soin de nous apprendre — un peu tard, il est vrai — que nous brûlons, sans nous en douter, pour une fort vieille et fort laide personne — la fée Alcine. Ses héroïnes ont toute sorte de qualités ; elles sont tendres parfois et assez souvent constantes dans leur flamme ; mais elles ne sont nullement sentimentales. Comme elles traversent « le fer et le

feu » en vraies amazones et coureuses d'aventures qu'elles sont, leur chasteté reçoit de loin en loin quelques légers accros; leur vertu est forcée de faire plus d'un saut périlleux et de se montrer à nous, pour ainsi dire, en chemise. Il lui arrive même d'être moins vêtue que cela. Que l'on songe seulement à Angélique, sur le point d'être dévorée par l'Orque et sauvée par ce mauvais sujet de Roger que la noble Bradamante adore à distance.

L'Arioste ne s'occupe pas seulement des dames dans l'intérêt de ses lecteurs; il les aime pour elles-mêmes et un peu pour lui-même. Ecoutez plutôt les conseils qu'il leur prodigue (ch. X, str. 6 et suiv.) :

Chères beautés que j'aime, ah ! respectez vos charmes !
Fuyez ces vains propos, ces prières, ces larmes !
Heureuse, je le dis, qui n'a pas combattu :
Sage aux dépens d'une autre elle apprend la vertu.

Fuyez-les, ces galants, à la fleur du bel âge,
Au menton rose et frais, au gracieux visage ;
En eux désir naissant est bien vite enflammé ;
Vrai feu de paille, éteint aussitôt qu'allumé.
Ainsi l'ardent chasseur, etc., etc.

VIII

Tels sont les jeunes gens : ah ! soyez inflexibles,
Armez-vous de dédains, vous serez invincibles !
Amants toujours épris si vous les dédaignez,
Et vrais servants d'amour, soumis, si vous réglez, etc.

Je le vois bien, mon pauvre Arioste, vous vous faites vieux et votre front se dégarnit. Allez, vous prêchez dans le désert; les dames se donneront garde de vous obéir; elles ont autre chose à faire qu'à triompher comme l'invincible Gibraltar. Le siège, la défense, la capitulation, voilà la destinée complète des citadelles. Vous pensez bien au fond comme cela, car vous avez soin d'ajouter :

Je ne vous défends point de souffrir qu'on vous aime,
Loin de moi pareil tort qui serait un blasphème !
Vous êtes, ô beautés, qui n'avez pas d'amant,
La vigne sans appui qui rampe tristement.
Mais, croyez-moi, fuyez ces jeunes gens superbes,
Fuyez le fin duvet de ces mentons imberbes,
Ne cueillez pas des fruits trop âpres et trop durs ;
Pourtant n'attendez pas non plus qu'ils soient trop mûrs.

Voilà, ô Arioste, que je retrouve sur vos lèvres votre malicieux sourire. Attendre jusqu'à quel âge, s'il vous plaît? Vous rangez-vous à l'avis des légistes de la ville de Padoue qui, au moyen âge, avaient établi qu'après sa vingtième année révolue aucune jeune fille ne serait plus considérée comme vierge?

Non, non, vous aimez à plaisanter, à

vous jouer de nous, de vous, de votre sujet.

Comme tous les grands poètes, vous avez foi dans la noble trinité du beau, du bien, du vrai. Votre sentiment intime vous échappe dans de rares passages, dans des strophes magnifiques comme celles-ci (chant I, strophe 42) :

La vierge humble et modeste est semblable à la rose
Qui, dans un beau jardin, sur sa tige repose ;
Là, seule, elle ne craint, fière de ce repos,
Ni la main des pasteurs, ni la dent des troupeaux.
L'air et la terre, et l'onde et l'aurore naissante
L'adorent à l'envi, timide et rougissante ;
Et des tendres amants tout le folâtre essaim
Veut en orner sa tête, en parfumer son sein.

Mais sitôt qu'elle quitte, heure à jamais fatale,
Le bosquet maternel et la tige natale,
Adieu, tout est perdu : sourire gracieux,
Eclat, beauté, faveur des hommes et des cieux.
La vierge dont la grâce augmente la puissance
Perd-elle son trésor, cette fleur d'innocence,
Plus chère que sa vie ou ses yeux si charmants,
Perd aussi tout son prix pour ses autres amants.

Tel est l'Arioste, tel il se montre dans son œuvre ; mais cette œuvre, on ne saurait la résumer ni la faire connaître à qui ne veut pas la lire. Nous avons voulu prouver seulement que l'Arioste, tout en

s'identifiant avec son sujet, tout en s'effaçant derrière lui, laisse cependant voir à ceux qui l'étudient de près, plus que des événements de sa vie, — quelques traits de son caractère et de son esprit, quelques mouvements de son cœur et comme un vague reflet de son âme ardente et aimable. Ces traits, ces mouvements, le lecteur les a saisis avec moi sur le vif dans une traduction qui lutte admirablement avec son original, qui fait désirer cet original, si l'on en connaît la langue; mais qui ne le fera pas regretter à qui ne la possède pas; ceux qui n'auraient jamais ouvert l'Arioste et qui ne le connaîtraient que par les extraits fragmentaires que je viens de citer, voudront bien se souvenir qu'ils doivent cette connaissance nouvelle au dernier interprète du poète, à M. Desserteaux.

Ceux qui ne l'auraient lu que dans les traductions en prose qui en existent, en les comparant à la sienne, lui garderont la même reconnaissance. En effet, la prose, la traduction littérale, comme l'a si bien dit M. Nisard, ne conduit qu'au mot à mot,

et le mot à mot ne ferait de la phrase la plus attique qu'une platitude. Dans un article fort remarqué dans notre ville, un critique judicieux a prouvé une fois de plus la vérité de cet axiome, en plaçant à côté de ces traductions en langage pédestre de quelque honnête et consciencieux savant les strophes si coulantes et si harmonieuses de M. Desserteaux (1). Le dernier a fait comme La Fontaine, il n'a pris que l'idée et les tours du maître ; il s'est dit, avec Voltaire, que l'idée la plus simple, la plus familière reçoit du vers une empreinte vive et nette que la prose ne peut lui donner ; il a compris que pour être réellement fidèle à l'inspiration d'un poète étranger, il fallait à la fois être poète soi-même, et ne pas se dépouiller du génie de son propre pays (2).

(1) Cet article, signé G. H. I., et qui a paru dans l'*Union bourguignonne* du 24 avril 1866, est, d'après ce que l'on nous dit, de M. J. Simonnet, substitut du procureur général à Dijon.

(2) En citant Voltaire avec M. Desserteaux, nous éprouvons le besoin de faire nos réserves. Avec une légèreté dont il a donné plus d'un exemple, ce grand écrivain affirme, dans le même passage, que

Et cependant il a traduit octave pour octave, et il s'est tracé ainsi librement une limite que peut-être il eût été périlleux de franchir. Ces octaves reproduisent-elles donc le rythme du grand poète italien ? Non, sans doute, et tout d'abord qui pourrait le reproduire ? Écoutons M. Desserteaux lui-même. « La langue italienne, dit-il, est un clavier sonore dont toutes les touches sont harmonieuses. On ne traduit pas des sons, des notes musicales. Je n'ai voulu, ajoute-t-il modestement, que noter sur un autre rythme les beautés de deux divins poèmes, en suivre toutes les pensées, leur donner l'accent français en essayant de les revêtir d'une expression qui ne fût pas trop indigne des maîtres de qui ces pensées ont reçu une forme définitive. »

Comme on a pu s'en convaincre à la

l'Arioste, ce modèle incomparable, démontre la nécessité de la rime dans toutes les langues modernes.

Nous ignorons ce que M. Desserteaux peut penser du vers blanc d'Alfieri ; nous n'oserions jamais engager une discussion à ce sujet avec un si fin connaisseur de la poésie italienne ; mais Shakespeare, Schiller et Goethe, c'est-à-dire les plus grands génies de l'Angleterre et de l'Allemagne, sont là pour témoigner en faveur du parti que l'on peut tirer du vers blanc dans les langues du Nord.

lecture des fragments par lesquels nous aurions voulu donner un peu de relief à cet article, M. Desserteaux n'a pas pensé qu'on pût rendre avantageusement l'*Endécasyllabe* italien par notre vers de dix syllabes qui, dit-il, n'a pas le souffle épique. Dans une œuvre de longue haleine, l'alexandrin lui paraît préférable; il y voit le rythme national du poème héroïque, comme il est déjà celui de la tragédie et de la comédie.

La vérité est qu'à cause de sa longueur même, il est plus facile d'en varier le mouvement, les accents, le son et la cadence. Dans la traduction de M. Desserteaux, il prend toutes les formes, tous les aspects possibles. Véritable Protée « mobile comme l'onde, » il s'adapte aux tons chatoyants du poème. Il est doux et coulant dans les descriptions; majestueux et sonore dans le récit des grandes catastrophes; rapide, léger, négligé avec art dans les parties dialoguées, dans les saillies comiques et de gracieux badinage dont l'*Orlando* est parsemé. C'est ainsi que les grands poètes de la Grèce savaient chan-

ger, suivant les circonstances et les sujets qu'ils traitaient, le caractère de ce sonnet, si plein, si posé dans la tragédie, si pétulant, si artistement irrégulier dans les pièces d'Aristophane.

C'est ainsi qu'Horace, dans ses Satires, dans ses Epîtres, brisa, avec un talent qui n'appartient qu'à lui, l'emboîtement trop serré de l'hexamètre épique, et rendit ce rythme, le plus solennel de tous, propre à exprimer la réflexion piquante, la sagesse mondaine, les scènes familières, comiques de la vie privée, et jusqu'au va-et-vient improvisé de la conversation. Notre alexandrin possède — ce me semble — quelques-unes des propriétés et des aptitudes de l'hexamètre latin, dont il pourrait bien descendre en droite ligne. M. Desverteaux l'a senti, et il a réussi à faire de ce vers, dont les étrangers accusent la monotonie, l'organe souple et mélodieux de sa pensée poétique, organe qui, si j'osais le dire, obéit en esclave à son maître. Tantôt il sait lui donner l'ampleur puissante du rythme virgilien, tantôt la facilité harmonieuse du vers d'Ovide, tantôt

enfin le laisser-aller et le libre mouvement de l'hexamètre d'Horace.

Bornons-nous, après tant de beaux passages cités par nous, à indiquer seulement au lecteur intelligent quelques exemples du genre familier. Telles sont les quatre strophes 70-74 dans le chant XVII, où l'Arioste passe en revue les curieuses fioles où est renfermé le bon sens de tant d'illustres personnages de notre monde sublunaire. Telles les 10 strophes du chant XII où Ferragus et Roland échangent des provocations et même des injures, avant d'en venir aux mains. Tels la strophe 73 et les suivantes du chant XIII, où Roland exprime les cuisants regrets que lui cause la perte de sa maîtresse. Qui reconnaîtrait la main d'un traducteur dans les phrases saccadées de la strophe 75 :

Que ne te cachaient-ils, ô ma belle maîtresse,
Au centre de Paris, dans quelque forteresse !
Mais la donner au duc, au lieu de la sauver,
C'était la perdre, hélas ! j'aurais dû l'enlever ;
Qui pouvait mieux que moi la garder d'une offense,
Et mieux jusqu'à la mort embrasser sa défense ?
C'était mon cœur, mes yeux, mon bien le plus parfait ;
Je pouvais la défendre, et je ne l'ai pas fait !...

Nous nous arrêtons, — aussi bien, pour être juste, faudrait-il citer l'ouvrage entier. Qu'en conclure, sinon que, s'il y a des œuvres définitives comme celles d'Homère, de Shakespeare, de Plutarque, du Tasse, de l'Arioste, il y a aussi des traductions définitives, qui prennent leur place immédiatement derrière leurs originaux : ce seront celles de Pope, de Schlegel, d'Amiot et de M. Desserteaux. La tâche que ce dernier s'est donnée et qu'il a si heureusement accomplie ne sera reprise par aucun rival, elle ne sera plus refaite. Les pages que nous avons parcourues avec tant de plaisir ne vieilliront pas plus que la langue de notre dix-neuvième siècle.

Le nom de M. Desserteaux est désormais inséparable de celui du Tasse et de l'Arioste. Ces deux poètes font partie sans doute de la réunion célèbre présidée par Virgile, où longtemps avant leur venue le Dante s'était fait recevoir, lui sixième. Mais si le premier rang y est réservé aux génies créateurs, dont quelques-uns ont été nommés par nous plus haut, ceux-ci ne voudront pas marcher sans le cortège de leurs fi-

dèles disciples, et ils sauront leur assurer leurs petites et leurs grandes entrées dans le glorieux cercle.

LOUIS BENLÆW,

Professeur à la Faculté des lettres de Dijon.

(Extrait de *l'Époque*, des 4 et 5 décembre 1866.)



Le jugement porté par M. Benlæw sur l'ouvrage de M. Desserteaux trouve sa pleine justification dans deux lettres adressées à l'auteur : l'une par l'illustre Ponsard, l'autre par M. Lodin de Lalairé, professeur de Faculté honoraire, et très versé lui-même dans la critique littéraire.

1^o Lettre de M. Ponsard :

Cette fois-ci l'élégance de l'Arioste a été reproduite aussi bien que sa facilité et son laissez-aller ; on dirait parfois qu'il est traduit par La Fontaine. C'est beau d'avoir eu le courage de refondre votre première œuvre (1) et vous en êtes dignement récompensé, puisque vous avez si bien réussi. Noble et harmonieux avec le Tasse, léger et gracieux avec

(1) M. Desserteaux avait soumis un premier essai à M. Ponsard, au sujet duquel ce dernier lui avait fait quelques observations et donné quelques conseils.

l'Arioste, vous avez montré dans cette variété de tons que le style vous obéissait avec une souplesse que peu d'écrivains lui ont imprimée.

2^e Lettre de M. Lodin de Lalaire :

Voici l'impression générale que m'a faite votre œuvre : je vais dire une chose probablement inattendue pour vous et qui ne s'est peut-être jamais dite d'une traduction en prose ou en vers : la vôtre m'a paru originale. Voilà bien l'impression que j'en ai reçue, mais il m'est plus facile de l'exposer que de l'expliquer, car c'est surtout dans les arts et dans les lettres que le *je ne sais quoi* joue un grand rôle.

Au double point de vue de l'esprit et de la coupe, votre vers n'est point le vers sceptique, railleur, svelte, un peu étriqué, mais brillant de Voltaire et du XVIII^e siècle ; n'est point non plus le vers précis et grave, élégant et noble jusqu'au familier, mais un peu collet-monté de Corneille, de Racine et de l'âge héroïque de notre littérature. Vous datez de la Renaissance, et votre alexandrin, quoique bien français, rappelle les bons alexandrins de Marot, de Ronsard, de d'Aubigné, de Régnier, quatre maîtres qu'avaient lus La Fontaine et Molière, et dont s'est évidemment inspirée l'école romantique de nos jours. Tout en parlant fort bien la langue du XIX^e siècle, votre vers est du XVI^e par la coupe pleine, hardie en rejets, exacte en rimes, et surtout par ce parfum de naïveté qu'exhale toute la poésie française avant Malherbe, toutes les fois qu'elle *n'italianise* pas. En un mot, vous avez traduit un poète de la Renaissance italienne en poète de la Renaissance française, et là est votre originalité.